

du procès. Dans le trajet, s'apercevant que René, accablé par de sombres pensées, baissait les yeux sous son regard scrutateur, il lui saisit les mains et s'écria :

—Toi aussi, René, tu doutes ? je le vois bien ! Jordanet est innocent. C'est ton avis, n'est-ce pas ?

A cette question, le fils Lemayeur fut pris d'un tremblement convulsif. Et ces paroles singulières s'échappèrent de ses lèvres :

—Mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

Des larmes jaillirent de ses yeux. Gérard, lui, ne pleurait pas ; mais son cœur se serrait et les tempes lui battaient avec violence. Il eut, à cet instant, un vague pressentiment que son ami lui cachait le fond de sa pensée.

—Ton avis, René, ton avis ? répéta-t-il.

—Je ne sais, balbutia le fils Lemayeur, je... n'y comprends rien.

—Jordanet est-il coupable ?

—Non !

—Alors ? fit Gérard, qui ne le quittait pas des yeux.

René se résigna à déguiser la vérité, à jouer une comédie que sa conscience lui reprochait. Et à ce fils, dont il ne voulait pas dénoncer la mère, à ce frère, pour qui, jusqu'alors, il n'avait eu de secret, il répondit :

—Je ne sais rien de plus que toi, j'ai beau réfléchir, je ne trouve pas. La justice croit avoir percé ce mystère indéchiffrable, mais...

—Achève !

—Eh bien, je ne m'en rapporte pas à son jugement.

—En ce cas, René, tu m'aideras à découvrir le coupable, à faire proclamer l'innocence de Jordanet, à venger mon père !

—Par quel moyen ? la piste nous manque ; le temps nous fera défaut.

Ces réponses dissipèrent en partie les soupçons de Gérard ; mais l'attitude de sa mère en apprenant la condamnation de Jordanet ne lui sembla pas moins étrange que celle de René.

—Condamné ! s'écria-t-elle, à vingt ans de travaux forcés ! Oh ! les malheureux !

Et elle tomba inanimée. Le soir, elle se retrouva seule avec Gérard, qui ne craignit pas de lui rappeler son exclamation.

—Que voulais-tu dire, mère, par ces mots : " Les pauvres gens ! "

Elle ne se souvenait même pas d'avoir prononcé ces paroles si compromettantes. Gérard précisa. Comme René, elle fut prise d'un tremblement ; mais, rassemblant toute sa volonté, elle improvisa cette explication :

—Je plains la femme et les enfants de Jordanet.

—Tu as vu ces pauvres gens, mère. Ils ne doutent pas, eux ; ils sont convaincus de l'innocence du condamné.

—Certainement.

—Et le jury a douté, lui aussi, puisqu'il a accordé des circonstances atténuantes. Ah ! si mon père n'était pas vengé !

Elle demeura silencieuse. Gérard ne poussa pas l'épreuve plus loin. Il se reprochait déjà d'en avoir trop dit. Il se défiait de lui-même ; il se croyait en proie au délire de la vengeance.

Quelques jours après, Gérard se trouvait placé sous les ordres du lieutenant-colonel de Vandières, ce mystérieux bienfaiteur qui avait prêté un million à son père. Pourquoi ne lui avait-on jamais parlé d'un ami capable d'une telle générosité ?

Il ne savait rien de M. de Vandières, sinon qu'il possédait, aux environs de Rolleboise, le château de l'Expilly, vaste domaine que son propriétaire laissait à la garde de deux domestiques, sans jamais y mettre les pieds.

Maintes fois, jadis, pendant les vacances, cette étrange demeure l'avait fait rêver. Il se souvenait d'avoir, par simple curiosité, interrogé le jardinier sur son maître et que cet homme lui avait répondu : " Oh ! mon patron est riche à millions ! il possède d'autres châteaux qui lui plaisent mieux que celui-ci ! "

Gérard devait de la reconnaissance à M. de Vandières. Il le remercia, mais sans trouver un mot qui partit du cœur.

Il espérait que le colonel lui donnerait le mot de l'énigme. Ce dernier se contenta de lui dire :

—Il y a longtemps, bien longtemps, que je connais votre famille, et je regrette que monsieur votre père n'ait pas pensé à recourir à moi plus tôt. Je lui aurais évité un choc avec ses créanciers, et, grâce à son intelligence, il serait parvenu à refaire sa situation, compromise par des spéculations.

C'était malheureusement vrai : le père spéculait, et avec l'argent des autres ! Gérard ne pouvait plus en douter. Mais pourquoi le père avait-il tant tardé à recourir à la bourse de M. de Vandières ? Là était encore un point obscur.

Gérard brûlait du désir d'interroger sa mère. Il dut remettre à plus tard cette épreuve : Marguerite était dans une situation qui exigeait les plus grands ménagements. Les médecins avaient déclaré qu'ils ne répondraient plus de sa raison si on ne lui évitait pas toute nouvelle secousse.

Gérard, si gai, si plein d'entrain autrefois, tomba dans une noire mélancolie. La première fois que Régine le revit, elle fut effrayée

de ce changement. En vain elle essaya, à force de câlinerie, à ramener le sourire sur les lèvres de son fiancé.

—J'ai peur que tu ne penses plus à moi, lui dit-elle.

—Pourquoi me fais-tu ce reproche ?

Elle le tutoyait par habitude d'enfance, et ses grands-parents, qu'on avait surnommés dans le pays Philémon et Baucis, ne voyaient aucun inconvénient au maintien de cette innocente familiarité,

—Parce que, répondit Régine, si tu pensais plus souvent à moi, tu serais un peu moins triste.

Il l'embrassa au front, devant les vieillards qui, eux aussi, avaient remarqué les ravages causés à la santé de Gérard par son deuil et s'en alarmaient.

—Régine a raison, dit le père Philémon, quand on aime, on ne doit pas se miner comme ça. Nous vous plaignons de tout notre cœur, mon bon Gérard, et nous espérons que notre amitié atténuera à la longue votre chagrin. Ne vous laissez pas abattre, pour votre mère d'abord, pour Régine, pour nous et tous ceux qui vous chérissent.

Gérard repartit, le cœur réconforté par l'espoir d'un avenir meilleur. Bientôt, il apprenait que la liquidation des dettes paternelles ne laisserait pas même à sa mère de quoi vivre. Ainsi donc, il était ruiné et, de son côté, Régine se trouvait sans dot ! Il se désespérait lorsqu'il reçut la lettre suivante :

" Mon cher Gérard.

" Il y a bientôt un mois que tu n'es venu à Verdillon. En aurais-tu oublié le chemin ! Tâche d'avoir une permission de vingt-quatre heures dimanche et viens déjeuner avec nous. Le père Philémon et la mère Baucis s'ennuient de toi. Viens : je te réserve une surprise. Papa est prévenu et j'espère que, dimanche, il nous amènera René. Il y a si longtemps qu'on ne s'est trouvé, tous ensemble, à notre table. Ce n'est pas toujours drôle, la campagne, en automne, quand on attend quelqu'un... qui ne vient pas.

" Ta petite amie, — Régine."

Ce billet rendit un peu de calme à Gérard. Il obtint son dimanche et partit par le premier train à Verdillon.

Le père Philémon et la mère Baucis, installés au soleil, devant leur porte, se levèrent pour lui serrer la main.

Agés, l'homme de quatre-vingt-sept ans ; la femme, de quatre-vingt-cinq ans, ils étaient encore très ingambes, et l'intelligence sans cesse éveillée brillait dans leur yeux.

Tous deux demandèrent à Gérard des nouvelles de sa mère. Ils manifestèrent une vive satisfaction de la savoir rétablie.

—Et toi, demanda maman Baucis au jeune sous-lieutenant, tu as l'air d'aller mieux ; mais tu n'as pas encore repris ta bonne mine d'autrefois.

—Ça reviendra, fit papa Philémon, en invitant, par un regard sévère, sa compagne, à plus de discrétion.

La fenêtre de Régine s'ouvrit et la charmante jeune fille se pencha au dehors, sa palette, d'une main, et son pinceau, de l'autre main.

—Bonjour, Gérard.

—Bonjour, Régine.

Elle était plus belle que jamais, avec ses grands yeux noirs un peu fatigués par le travail, avec son opulente chevelure brune retombant en boucles soyeuses sur ses épaules. Elle aussi avait pâli. Gérard le remarqua et tous deux échangèrent un long regard qui signifiait : " Comme le temps nous a semblé long depuis que nous ne nous sommes revus ! Comme nous étions heureux avant la catastrophe ! "

Gérard gravit d'un pas rapide l'escalier qui conduisait à l'atelier de Régine. Il ne vit tout d'abord qu'elle au milieu de cette vaste pièce en désordre.

Régine lui tendit son front ; mais il l'embrassa sur les joues, et les couleurs revinrent comme par enchantement à ce visage de vierge.

—Pourquoi as-tu tant tardé ? demanda-t-elle.

—Les permissions sont rares, et puis... ma pauvre maman avant tout ! Tu devais bien t'en douter.

—Va-t-elle mieux, ta maman ?

—Elle est hors de danger ; mais je crains bien que le moral ne guérisse jamais.

—Il faut le temps.

—Le temps, ma Régine, ne guérit pas certaines blessures de l'âme.

Elle changea aussitôt d'entretien. Etendant son bras vers le mur :

—Tu ne vois donc pas, s'écria-t-elle, mes nouveaux travaux artistiques.

Gérard recula d'étonnement à la vue d'une longue file de petits panneaux en bois mince représentant le tableau si discuté et toujours si populaire des " Enfants d'Edouard ", de Paul Delaroche.

—C'est toi, Régine, qui a confectionné tous ces enfants ?

—Oui, Gérard, et je n'en rougis pas, malgré les sermons de mon bon maître Fournier, qui est vraiment scandalisé. Ce que tu vois là, c'est le travail de ma semaine : dix panneaux, à vingt-cinq francs.